

REVUE DE PRESSE FRANCISCA

PAULO BRANCO PRÉSENTE

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 1981

“LE FILM LE PLUS BEAU DU MOMENT : INDISPENSABLE”
LES INROCKS

76
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2019

Francisca

UN FILM DE MANOEL DE OLIVEIRA

— COPIE RESTAURÉE 40^{ÈME} ANNIVERSAIRE —



V.O FILMES PRÉSENTE FRANCISCA UN FILM DE MANOEL DE OLIVEIRA D'APRÈS LE LIVRE DE FANNY OWEN DE AGUSTINA BESSA LUIS AVEC TERESA MENESES, DIOGO DOLHA, MARIO BARROSO, MANUELA DE FREITAS
ADAPTATION DE MANOEL DE OLIVEIRA MUSIQUE PAR MANOEL DE OLIVEIRA ASSISTANT RÉALISATEUR JAIME SILVA CARLOS SANTANA ASSISTANT À LA RÉALISATION ELSO ROQUE INTERPRÉTATION ANTONIO CASIMIRO
MONTAGE RITA AZEVEDO GOMES SCÉNARISTE PAULA RAIMUNDO RÉALISATEUR JEAN-PAUL MUGEL AVEC JEAN-PAUL LOUBLIER SCÉNARISTE JOÃO PAES PRODUCTEURS GÉNÉRALISATEUR PAULO BRANCO
PRODUIT PAR V.O FILMES AVEC LA PARTICIPATION DE L'INSTITUT PORTUGUAIS DE CINÉMA AVEC LE SOUTIEN DE LA CINEMATEQUE DE LISBONNE RECHERCHEUR EPICENTRE FILMS



EPICENTRE



Télérama

LES INROCKPTIBLES

LA SEPTIÈME
OBSESSION

QUE TAL
PARIS?

VOIR
AURE

- **Télérama, par Jacques Morice, le 12 juillet 2023**
- **Première, par Thomas Baurez, le 25 juin 2023**
- **Les Inrockuptibles, par Frédéric Bonnaud, le 30 novembre 1997**
- **Les Inrockuptibles, par Ludovic Béot, le 13 juin 2023**
- **Les Inrockuptibles, par Olivier Joyard, le 9 juillet 2023**
- **The New York Times, par J. Hoberman, le 12 novembre 2020**
- **L'Histoire, par Antoine de Baecque, juin 2023**
- **France Info, par Laurence Houot, le 4 juillet 2023**
- **Cahiers du Cinéma, par Hervé Aubron, juillet 2023**
- **Cahiers du Cinéma (le conseil des dix), juillet 2023**
- **La Cinémathèque, par Mathieu Macheret**
- **Que Tal Paris, le 30 juin 2023**
- **A voir à lire, par Robin Berthelot, le 27 juin 2023**
- **So Film, par Boris Szames, publié le 10 juillet 2023**
- **The Film stage, Glenn Heath Jr, 14 novembre 2020**
- **Chronic'art, juillet 2023**
- **Franc Tireur, par Yasmina Jaafar, le 12 juillet 2023**
- **Le Mag Cinéma, par Frédéric Rougeot, le 6 juillet 2023**
- **Unification, le 11 juillet 2023**
- **Cinémaradio, par Sylvain Ménar, le 11 juillet 2023**

Télérama¹

REPRISE

Une pépite du Portugais Manoel de Oliveira, où deux dandys cyniques dissertent sur l'amour.

Ce sont des écrans hiératiques, d'où s'envolent des paroles ardentes, un certain art de la conversation, dans le Portugal aisé du XIX^e. Deux dandys suffisants et sceptiques devisent de Byron, de l'amour et du hasard, du vice et des vertus. L'un, Camilo Castelo Branco, est un romancier fameux ; l'autre, José Augusto, un jeune poète. Ils se disent très amis, mais leur rivalité, plus ou moins avouée, leur joue des tours.

Lors d'un bal, José s'éprend de la pure Francisca, fleur innocente mais point ignorante. Une nuit, il l'enlève au cours d'une folle cavalcade à travers la forêt. Dans un monde au bord du songe, une passion funeste va les unir. Inspiré d'une histoire vraie à l'origine d'un roman d'Agustina Bessa-Luís, **FRANCISCA** (1981) fait partie de la tétralogie dite des « amours frustrées » de **MANOEL DE OLIVEIRA**, le grand cinéaste portugais. On y retrouve sa griffe : des plans fixes d'une rigueur élégante, une langue très riche, le jeu « blanc » des acteurs. Les personnages sont comme des statues ou des marionnettes, jouets d'un destin qui les dépasse.

Des regards caméra et des séquences répétées deux fois sous un angle différent témoignent de l'audace du metteur en scène, mêlant modernité et classicisme. Sur les illusions de l'amour et la grande vanité des hommes qui agissent comme des mufles et sont incapables d'aimer, le film est cinglant. C'est même ce qui frappe le plus : l'ironie mordante tapie sous le romantisme apparent de ce mariage insolite de théâtre et de littérature. Que Manoel de Oliveira raffine au service du cinéma le plus noble.

— *Jacques Morice*

| En salles.

PREMIERE

Cinéma / News Cinéma / L'été de tous les classiques : B.B, Delon, Astérix...

L'été de tous les classiques : B.B, Delon, Astérix...

le 25/06/2023 à 15:30 par Thomas Baurez

L'été venu les distributeurs ressortent des classiques à la pelle pour bronzer intelligent. Sélection.

Francisca de Manoel de Oliveira (1981), le 12 juillet

Les cinéphiles doivent s'aventurer dans cette œuvre exigeante mais passionnante de Manoel de Oliveira, inspirée d'un épisode tragique de la vie d'un des plus importants écrivains portugais, Camilo Castelo-Branco (1825 - 1890). Ce dernier est le témoin d'un amour en perdition, celui de son ami José Augusto pour Fanny Owen. En « perdition » car la passion ne cesse d'être questionnée donc mise à mal. « *Vous ne pouvez pas vivre que de sentiments !* » entend-on ici. Manoel de Oliveira filme cette fièvre comme une succession de petits théâtres où l'éloquence incite à une réflexion permanente, où le temps se retrouve prisonnier des contraintes du cadre et subit même par endroit des dédoublements (répétition du texte selon des axes différents) Ce qui émeut surtout dans ce *Francisca* est la richesse plastique de l'ensemble.

Les Inrockuptibles

Cinéma

Pourquoi il ne faut surtout pas manquer la ressortie de "Francisca" de Manoel de Oliveira

par Olivier Joyard
Publié le 07 juillet 2023 à 08:00
Mis à jour le 7 juillet 2023 à 15:55



Reprise d'une tragédie en costumes où les dandys s'abîment dans l'amour. Un sommet de lyrisme froid présenté à Cannes en 1981.

Au premier plan de *Francisca*, un *flashforward* sublime, une aristocrate lit une lettre de condoléances. Une fois. Deux fois. La même, filmée différemment, comme pour prévenir que nous entrons à la fois dans une tragédie et dans une expérience. Une tragédie, car la femme dont il est question est l'héroïne d'un triangle amoureux ravagé, scruté avec malice et dureté par l'un des plus grands cinéastes de la fin du XX^e siècle, le Portugais Manoel de Oliveira, décédé en 2015 à l'âge de 106 ans. Une expérience, car dans cette adaptation du roman *Fanny Owen* de sa compatriote Agustina Bessa-Luís, qui clôt une tétralogie sur les amours frustrées, Oliveira atteint un sommet dans le lyrisme froid, d'une beauté renversante.

Capable de tutoyer le théâtre, la peinture, la littérature et la musique, à la fois plein d'ironie et parfaitement frontal, ce film sorti en 1981 a fait claquer des fauteuils. Ce sera probablement le cas lors de cette ressortie en copie neuve. Trop de fixité, de costumes serrés, pas assez de naturel. Et pourtant. L'austérité de *Francisca* fait sa grandeur, mais aussi sa folie.

*"Sans les hommes et leur caractère,
tout irait beaucoup mieux"*

Alors que les personnages, des dandys du XIX^e siècle fans de Byron, échangent leurs vues sur l'amour et des questions aussi essentielles que la définition de l'âme, ils ne parviennent ni à se toucher ni à se regarder. Ils partagent l'espace des plans sans se croiser vraiment, prenant à témoin la caméra. Les mots semblent leur échapper et provoquer le chaos. Des vibrations étranges résonnent dans chaque recoin de l'image, comme des montées d'acide esthétiques d'une modernité absolue.

"Nous vivons déchirés, à la recherche de nos corps dispersés sur la terre", déclare un personnage dans un moment saisissant. Et puis, il y a Fanny, dite Francisca, une romantique qui s'entend dire des horreurs par ceux prétendant l'aimer. Elle tentera de mettre le monde et les sentiments en ordre, en vain. *"Sans les hommes et leur caractère, tout irait beaucoup mieux"*, lui avait confié une amie.

Les Inrockuptibles

Francisca

par Frédéric Bonnaud
Publié le 30 novembre 1997 à 1h01
Mis à jour le 30 novembre 1997 à 1h01

Les amours de perdition. Dans *Francisca*, adapté d'un roman d'Agustina Bessa Luis, Manoel de Oliveira mettait le cinéma à l'épreuve de la littérature (et le contraire), questionnait sublimement l'idée de représentation et poussait le processus filmique dans ses derniers retranchements. Réalisée en 1981, cette « reprise » est le film le plus beau du moment : indispensable. [...]

Les amours de perdition. Dans *Francisca*, adapté d'un roman d'Agustina Bessa Luis, Manoel de Oliveira mettait le cinéma à l'épreuve de la littérature (et le contraire), questionnait sublimement l'idée de représentation et poussait le processus filmique dans ses derniers retranchements. Réalisée en 1981, cette « reprise » est le film le plus beau du moment : indispensable.

Dès la première séquence, on comprend que *Francisca* sera un film stupéfiant. La caméra avance en travelling jusqu'à une femme qui lit une lettre. Elle est assise près d'une fenêtre, à contre-jour, comme dans un tableau de Vermeer. La lettre exprime des condoléances sincères, le spectateur entend off la voix navrée de son expéditrice. Ensuite, dans le même plan, cette lettre sera répétée dans son entier, mot pour mot, non plus sur le visage de la liseuse (la soeur de José Augusto, le héros de l'histoire qui va nous être racontée), mais sur le rideau blanc de la fenêtre. A la fin de cette seconde lecture, la fin du générique et une série de cartons précisant le contexte (le Portugal, dans les années 1850) viendront s'inscrire sur l'écran que constitue ce rideau aveuglant de blancheur. Puis raccord sur un jeune homme triste, aux moustaches tombantes, qui se tient seul, debout et immobile au milieu d'une fête frénétique. Il fixe la caméra avec un air de chien battu, tandis qu'on danse le cotillon et que volent les confettis. C'est un dandy qui a trop lu Byron, il a le goût du malheur. Il lui manque encore une fiction pour pouvoir l'exprimer pleinement et courir à sa perte. *Francisca* sera cette fiction.

Les Inrockuptibles

Dernier volet de la tétralogie des « Amours frustrées » de Manoel de Oliveira, après *Le Passé et le présent* (1972), *Bénilde ou la Vierge Mère* (1975) et *Amour de perdition* (1978), *Francisca* date de 1981. On l'a peu revu depuis. C'est donc la réédition de ce printemps et le meilleur film de loin ! - actuellement disponible sur les écrans, le seul vraiment *indispensable*. Parce que le cinéma y est porté à son point d'incandescence. Parce qu'en s'interrogeant sans répit sur l'idée de représentation cinématographique, Oliveira rejoint Dreyer, Buñuel, Bresson et les Straub. En s'emparant d'une oeuvre littéraire (le roman d'Agustina Bessa Luis, *Fanny Owen*, lui-même inspiré d'un premier récit de Camilo Castelo Branco, l'auteur d'*Amour de perdition*, protagoniste de *Francisca* et, plus tard, du *Jour du désespoir*), Oliveira poursuit deux objectifs qui n'en font qu'un : montrer une époque précise de la civilisation lusitanienne (la perte du Brésil et l'opposition entre « libéraux » et « légitimistes »), un moment de profond désarroi moral, et pousser ce qu'on a coutume d'appeler la modernité cinématographique dans ses ultimes retranchements. Il veut donc traiter une crise par une autre crise, une mise en crise plus qu'une mise en scène.

Film en costumes sur une intrigue de mélodrame, *Francisca* est un film en costumes dénué de la moindre ostentation et un mélodrame privé de pathos. Oliveira refuse en bloc toutes les conventions naturalistes destinées à provoquer l'identification du spectateur son émotion, disent les sots et les vulgaires. Dans *Francisca*, les décors restent des décors et les costumes, des costumes. Et un texte littéraire est rendu comme tel, dans toute sa sinuosité. Il arrive même qu'un cavalier oublie tous les usages et entre dans une chambre avec sa monture. Ce qui a pour effet paradoxal de faire de *Francisca* le film le moins littéraire qui soit. Car il ne s'agit pas de reconstituer une trame romanesque, d'en faire une suite de belles images, mais d'en accuser l'artificialité première par le biais de sa représentation. Truffaut ne disait pas autre chose en jouant Bernanos et Bresson (*Le Journal d'un curé de campagne*) contre « le système des équivalences » d'Autant-Lara, Aurenche et Bost. Mais Oliveira est moins systématique que Bresson. Lui ne cède à aucun hiératisme. S'il emploie le plan-séquence comme figure majeure, refuse le plan de coupe et le raccord dans l'axe, il ne recule pas devant le zoom soudain ou le faux raccord délibéré. De la même manière, il a la religion du son direct. Ce qui ne l'empêche pas de mettre au premier plan sonore le bruit d'une montre qu'on referme, alors que le personnage qui fait ce geste est séparé de la caméra par la vitre d'un café. L'intérieur peut se faire extérieur si le suivi du mouvement de la pensée du personnage l'exige. Chez Oliveira, les règles ne sont là que pour être transgressées. Mais avec une rigueur qui leur confère toujours plus de force. Au lieu de nuire à la conduite du récit, ces incongruités deviennent alors autant d'expérimentations parfaitement adaptées à son étrangeté fondamentale. Puisque *Francisca* est une histoire de fous.

Les Inrockuptibles

José Augusto et Camilo Castelo Branco sont donc amis, les meilleurs du monde. L'un est riche et ne fait rien ; l'autre est pauvre et aspire à devenir un grand écrivain ; on croit comprendre que le premier entretient le second. Tous deux traînent leur spleen constitutif, conversent à propos de leurs souffrances et se font leurs confidences sentimentales. Lors d'un bal de figures de cire, ils rencontrent Fanny « Francisca » Owen, « *une Anglaise qui fait des vers* ». Castelo Branco s'éprend d'elle, la met en garde contre José Augusto et son attirance pour les « *passions funestes* ». La jeune fille commence par résister à l'un comme à l'autre avant d'accepter l'amour de José Augusto. On ne saura jamais comment celui-ci est parvenu à vaincre sa résistance. Au début, José Augusto ne s'éprend de Fanny que par bravade, compétition amicale, goût de la contradiction et sens du défi.

Il ne peut désirer que ce que son ami désire déjà, cas classique. Après une discussion animée avec Castelo Branco, il décide donc qu'il se fera aimer de Fanny, afin de « *produire un ange dans la plénitude du martyr* », un projet terrifiant. Mais l'ange n'est pas bête et il en tombe éperdument amoureux. Commence alors un curieux trafic amoureux. Si Fanny se refuse à Castelo Branco, elle accepte de devenir son personnage et lui confie à quel point José Augusto déçoit sa soif de romanesque : il l'a enlevée à sa famille, dans la meilleure tradition romantique, mais refuse de la posséder avant le mariage et la délaisse pour de vieilles maîtresses, dans la pire tradition bourgeoise. Pour faire échouer leurs noces, Castelo Branco montre à José Augusto une lettre que lui a adressée Fanny. Mortifié, celui-ci l'épouse quand même et fait de leur couple un enfer. Fanny paiera cher sa « trahison ». Il y a du *El* dans *Francisca*.

Francisca est donc l'histoire d'une folie partagée. Non pas par deux amants (figure classique et inévitable) mais par trois personnages qui ne cessent de s'échanger leurs rôles de manipulateurs/manipulés (figure baroque et perverse). Ce que donne à voir Oliveira, ce ne sont pas les affres d'une passion amoureuse mais les métamorphoses convulsives d'un véritable jeu de rôles. Déchirés entre les convenances de leur milieu social et leurs aspirations artistiques (être des héros romantiques, à la fois personnages et créateurs), les membres de ce trio infernal ne font qu'adopter des poses et des attitudes. Ils se donnent et écrivent eux-mêmes leurs répliques. Ils sont bien en *représentation*, chaque détail compte, chaque mot est pesé. En un plan d'une audace et d'une acuité inouïes, Oliveira dévoile et architecture cette propension au regard sur soi-même : il fait un zoom arrière très rapide qui part des doigts de José Augusto (sa pose) pour embrasser tout le groupe d'hommes qui est assemblé dans la pièce (la comédie sociale). Si certains dialogues sont dits deux fois, certaines séquences filmées sous deux axes différents, c'est pour marquer la répétition aux deux sens de ce terme inhérente à la représentation en même temps que sa spécificité cinématographique.

Les Inrockuptibles

Afin de suivre au plus près la sophistication romanesque, Oliveira est d'abord revenu à la frontalité et à la fixité théâtrales avant de les adapter à l'idée de projection. Au théâtre, le comédien/personnage doit bouger et parler pour l'ensemble de la salle. Tandis qu'au cinéma, il ne s'adresse qu'à un spectateur. Oliveira a donc conçu *Francisca* comme une représentation émancipée de la scène, où chaque geste est un signal de pouvoir et de désir (c'est la même chose, on le sait) à l'intention du spectateur privilégié que s'est choisi le personnage. Jusqu'à cette séquence sublime où José Augusto tient le cœur de sa femme morte devant l'autel et débite son monologue (« *Il est bon de savoir que je ne le fais plus souffrir. La liberté, c'est ça* ») à une spectatrice/servante qui reste hors champ. Mais là, pour la première fois, Oliveira filme aussi le contre-champ et fait entendre une seconde fois ces phrases terribles en montrant la stupeur de la femme. Elle en lâche son balai, renverse son seau d'eau et s'enfuit en courant. La flaque d'eau qui luit dans un rai de lumière correspond alors à nos larmes. Oliveira vient de nous laver les yeux.

Les Inrockuptibles

10 ressorties cinéma
à ne pas manquer cet
été

par Ludovic Béot
Publié le 13 juin 2023 à 17h13
Mis à jour le 13 juin 2023 à 17h13

Francisca de Manoel de Oliveira (12 juillet)

Ultime volet de la tétralogie dite des *Amours frustrées* de Manoel de Oliveira, après *Le Passé et le Présent* (1972), *Bénilde ou la Vierge Mère* (1975) et *Amour de perdition* (1978), *Francisca* s'inscrit dans une volonté du cinéaste de confronter le cinéma à la littérature et d'en questionner chaque principe de représentation. S'adonnant successivement à un jeu de rôle destructeur, les personnages de ce mélodrame en costume vont révéler avec fragilité leurs incohérences au cœur d'une plastique rugueuse, dénuée de toute emphase (chose peu commune pour un film en costumes) et sans cesse mise en crise. À l'image des plans-séquences soudainement frappés d'anomalies en tous genres (un faux-raccord, une même séquence montée deux fois). Un grand chant funeste qui demeure l'un des plus beaux films de Manoel de Oliveira.

Les Inrockuptibles

Cinéma

“Mission Impossible: Dead Reckoning”, “Les Herbes sèches”, “Francisca” ... Voici les films de la semaine

par Service Cinéma

Publié le 11 juillet 2023 à 17h43

Mis à jour le 11 juillet 2023 à 17h46

La nouvelle mission d'Ethan Hunt, un drame tchekovien sous la neige d'Anatolie, la ressortie en salle du chef d'œuvre de Manoel de Oliveira ... Voici les films à voir (ou pas) cette semaine.

Francisca de Manoel de Oliveira

Capable de tutoyer le théâtre, la peinture, la littérature et la musique, à la fois plein d'ironie et parfaitement frontal, ce film sorti en 1981 a fait claquer des fauteuils. Ce sera probablement le cas lors de cette ressortie en copie neuve. Trop de fixité, de costumes serrés, pas assez de naturel. Et pourtant. L'austérité de *Francisca* fait sa grandeur, mais aussi sa folie.

The New York Times

REWIND

A Postmodern Period Piece From a Cinema Titan

Different planes of existence overlap in Manoel de Oliveira's "Francisca," a meta-narrative about an enigmatic love triangle in mid-19th-century Portugal.



Diogo Dória, left, as José Augusto in a scene from the film. Grasshopper Film



By [J. Hoberman](#)

Nov. 12, 2020

A titanic figure, the Portuguese director [Manoel de Oliveira](#) (1908-2015) got his start in the era of silent cinema and completed his last feature at the age of 105.

Not every one of Oliveira's many films, the vast majority of which were made after he turned 65, can be considered great — he was a filmmaker given to experimentation. But a good many are, and "Francisca" (1981), streaming in a digital restoration from [Film at Lincoln Center](#), is one.

The New York Times

A leisurely two hours and 45 minutes, set in mid-1850s Portugal with the country in unseen political turmoil, the movie tells a tale of “ill-omened passion” (its suitably Victorian term for insane romantic love). Oliveira constructs an enigmatic, unbalanced triangle consisting of a beautiful and innocent English woman, Francisca “Fanny” Owen, a louche and handsome Portuguese aristocrat, José Augusto, and the cynical writer Camilo Castelo Branco.

Although resembling a 19th-century novel, “Francisca” is actually *meta* 19th-century; rather than making the setting seem natural, Oliveira renders it strange. The movie is an adaptation of a pastiche written by the feminist author Agustina Bessa-Luís. Branco is a real person, one of Portugal’s great writers, but Fanny and José Augusto (played by Teresa Menezes and Diogo Dória) are larger-than-life fictions. The actors who play the English angel and her Byronic cad are taller than their cast mates and — divinities come to earth — tower over the diminutive Branco.

“Francisca” is both classical and postmodern, a cross between a lush Visconti period piece and the stylized expressionism of “The Cabinet of Dr. Caligari.” Oliveira evokes the past as though reconstructing a dinosaur from a handful of bones. Different planes of existence intersect throughout. José Augusto is introduced at a society ball, a wax statue amid a riotous whirl of masked revelers. More than once, the aristocratic protagonists stumble upon singing peasants seemingly oblivious to the doings of their social betters.

Oliveira is a frugal filmmaker and a master of camera placement. Many sequences play out in a single shot as if to document their own artifice. Fanny’s theatrical line readings alternate with deadpan grand gestures. Having been expelled from Fanny’s family home, suggestively named Paraiso (Paradise), José Augusto twice rides his horse into Camilo’s room to report the news.


The New York Times

Mysteries proliferate. On the eve of his marriage to Fanny, José Augusto receives, courtesy of Camilo, a packet of letters written by Fanny. Reading them, he is driven into a cold fury — that can only be construed as pure plot device. Neither the content nor the original recipient of the fatal letters is ever revealed. (Nor, it should be said, is the exact nature of the couple’s perverse, self-defeating desire.)

“The soul is a vice,” Fanny proclaims at one point, and, after running off with José Augusto, she dreams of Camilo bad-mouthing his rival and threatening to take her soul away. Much in the movie implies that the writer has stage-managed the whole fiction. He does have the last word — or rather, Oliveira does.

For all its doomy descent into darkness, “Francisca” ends in the boîte where José Augusto received the letters, reprising the gay music of the masked ball that opened the film.

Le coeur de Fanny

Antoine de Baecque dans **mensuel 508**
daté juin 2023 - 745 mots 

Francisca, de l'immense cinéaste portugais Manoel de Oliveira, ressort en salle.

Superbe occasion de redécouvrir un chef-d'oeuvre restauré de Manoel de Oliveira, l'un des maîtres du cinéma mondial, mort en 2015, à 106 ans, toujours vert. *Francisca* a été réalisé en 1980, tandis que Manoel de Oliveira, 72 ans, n'a tourné qu'à peine le quart de ses 32 films. Il a en effet été longtemps empêché par la dictature salazariste, qui n'aimait guère ce grand bourgeois raffiné, cultivé, excentrique, mais surtout souverainement libre.

L'aura mystérieuse d'une beauté

Francisca est inspiré du livre d'un autre monument de la culture portugaise, *Fanny Owen* de l'écrivaine Agustina Bessa Luís, récit lui-même tiré d'une histoire vraie s'étant déroulée au milieu du XIXe siècle. Il s'intéresse aux souffrances sentimentales de ses deux protagonistes masculins, l'aristocrate poète trentenaire José Augusto Pinto de Magalhães et l'écrivain Camilo Castelo-Branco : alors qu'ils rencontrent le succès littéraire et mondain, les deux hommes sont confrontés à l'aura mystérieuse d'une jeune beauté, Fanny Owen (nommée aussi Francisca), qui les envoûte tout en conservant son secret et une bonne part de ses réticences. Les soeurs Owen sont filles d'un colonel de l'armée britannique, conseiller du roi Pedro IV, viril et volage, et d'une Brésilienne, belle femme « qui faisait forte impression sur les gens ».

Les deux jeunes hommes s'interrogent à n'en plus finir sur Francisca. Dansant lors de superbes bals, buvant ce porto doux dans les plus beaux cafés d'Europe, errant à travers une nature épanouie, dînant aux chandelles et s'égarant sur le chemin de leur vie dissolue, ils parlent, parlent, parlent. De leur existence, du destin, de l'infortune, et leur mélancolie s'empare de leur sujet de prédilection : les femmes, l'amour, la douleur d'aimer. Ils le distillent en un suc amer mais si confit qu'il poisse tout de leurs mâles attitudes, de leur coeur fragile, de leur âme romantique : la *saudade*.

L'Histoire

Victimes de leurs propres illusions

Tandis que leurs dialogues construisent le film, les personnages sont implacablement pris au piège de la vie, victimes de leurs propres illusions. C'est ainsi que le film raconte l'histoire d'amour malheureuse entre Francisca et José Augusto, dont Camilo est le témoin à la fois amical, fraternel, agacé, jaloux et consterné. On en sait peu sur la terrible « chose » qui, dans le corps ou dans l'âme de la jeune femme, mine son unique et grand amour. Il est un fait établi : José Augusto et Francisca se sont mariés à la fin de l'année 1853 mais n'ont pas consommé leur union. Ils sont morts à peu de distance, d'une langueur terrible, elle en août 1854, lui en septembre suivant. Juste après sa mort, il demande même à ce que le corps de son épouse soit autopsié afin de savoir si elle était vraiment vierge, ce dont il doutait, et, après confirmation qu'elle l'était - « *vierge comme si elle n'avait jamais quitté l'utérus de sa mère* » -, il exige qu'elle soit embaumée et que son cœur soit placé dans un autel au sein d'une chapelle, à Quinta do Lodeiro. Il meurt bientôt de chagrin et d'opium mais le cœur de la vierge demeura longtemps visible, baignant dans un alcool qui le préservait quasi miraculeusement.

Si personne ne sut jamais ce qu'il s'était passé entre Francisca et José Augusto et les raisons de leurs fins tragiques, il est sûr que leur courte liaison de quatre années raconte la terrible histoire d'un amour brisé.

Manoel de Oliveira filme cet « *amour contrarié* » avec une ampleur et une justesse à couper le souffle, avec une épure dans la complexité qui signe sa maturité. Tout est mouvement dans ces corps pourtant statiques, dans ces phrases qui volent, murmurées ou lancées, tout est précis dans les places occupées, les cascades de mépris d'une société pudibonde et corsetée, tout est beauté dans les costumes, les décors et les paysages. Le réalisateur met au point, dans cette oeuvre, cette « *cinématographie de la littérature* », cette parole visuelle qui restera dès lors comme sa marque de fabrique du film historique ; on la retrouvera dans *Le Soulier de satin*, *Val Abraham*, *Non ou La Vaine Gloire de commander*, ou l'une des dernières oeuvres, magnifique, *Étrange Affaire Angélica*, tourné à 102 ans révolus. Les bals, acmés de l'action, les confessions, les images quasi fantastiques qui, soudain, surgissent d'une promenade ou d'une conversation, et les répétitions de séquences entières, légèrement décalées dans leur point de vue, qui donnent une touche « *moderne* » au récit, tout cela confère à *Francisca* le statut d'un véritable monument dans la manière de regarder et de filmer l'histoire.

Les reprises de l'été au cinéma : 50 films à (re)voir en juillet dans les salles obscures

L'été est l'occasion de se replonger dans des classiques du cinéma en allant voir des reprises. Franceinfo Culture a recensé pour vous près de 50 classiques, inédits, curiosités à voir ou à revoir cet été dans les salles obscures.



Laurence Houot
France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 04/07/2023 11:58 Mis à jour le 04/07/2023 11:58

🕒 Temps de lecture : 17 min.

- **"Francisca", de Manoel de Oliveira (1981, Drame, 2h 47)**

(À partir du 12 juillet)

Dans les années 1850, au Portugal, l'écrivain Camilo Castelo Branco et son ami José Augusto tombent amoureux des deux sœurs Owen. José Augusto est épris de Marie, mais c'est Fanny qu'il enlève une nuit. Présenté à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 1981, ce film du réalisateur portugais est l'adaptation du roman *Fanny Owen* d'Agustina Bessa-Luís, publié en 1979.

Francisca de Manoel de Oliveira (1981)

Le retour des morts-vivants

Lorsqu'il tourne *Francisca* en 1980, Oliveira a 72 ans. Ce n'est que son sixième long métrage, et, pensant que c'est l'un de ses derniers, il croit alors impossible de rattraper le temps perdu sous Salazar. Il se met d'ailleurs lui-même en bière ou en boîte en réalisant dans la foulée un film qu'il souhaite posthume, *Visite ou Mémoires et confessions* (tourné en 1982, sorti en 2016), portrait de sa propre maison, qu'il est contraint de vendre.

Francisca apparaît dès lors comme un ultime festin et un tombeau. Pour l'essentiel filmés dans des intérieurs étouffants reconstitués en studio, les plans sont pleins comme des œufs – ou comme un cercueil dans lequel on aurait glissé mille fétiches aux côtés du défunt. Son récit est à la lettre morbide : il raconte comment la rivalité entre deux hommes, au milieu du XIX^e siècle, revient à momifier le corps d'une femme de son vivant. Cette passion a réellement existé. À Porto, l'écrivain romantique Camilo Castelo Branco (auteur d'*Amour de perdition*, adapté par Oliveira en 1979) et un aristocrate lettré, José Augusto, sont deux sinistres gandins en hauts de forme, imbuables de morgue et d'aphorismes. Ils seraient prêts à tuer pour un bon mot, et c'est ce qui arrive. Tous deux attirés par la fille d'un militaire anglais, Fanny alias Francisca, ils s'enivrent de joutes oratoires à son propos. Par défi, José Augusto épouse Francisca alors qu'il sait ne pas réellement l'aimer. Rongé par l'inanité de son jusqu'au-boutisme, il la néglige et l'humilie, la laisse se faner dans son domaine campagnard, la condamne à devenir une morte-vivante, une poupée délaissée, une éternelle vierge qui finit par s'éteindre. Il la fera autopsier et embaumer, et conservera son cœur dans un reliquaire de verre. Le détail lugubre n'est que l'un des premiers chez Oliveira, qui sera dans les années qui suivent porté sur la farce macabre (*Les Cannibales*, *La Divine Comédie*).

Il y a là une rage sourde, comme s'il s'agissait en effet de s'acharner sur des



cadavres : celui en sursis de l'héroïne, celui d'un XIX^e siècle dandy qui a formé Oliveira dans sa jeunesse, celui encore d'une culture qui aveugle plus qu'elle n'éclaire, et qu'il mortifie à travers une théâtralisation grinçante (musique dissonante, décors artificieux, regards caméra, tirades déréglées...). Le cadavre, enfin, que le septuagénaire pense bientôt devenir.

Mais voilà : Oliveira ignore qu'il a encore trente-cinq ans devant lui, que sa filmographie n'en est à peine qu'à son cinquième. Son génie est à double détente, comme un pistolet. Il fut certes un réalisateur précoce et exceptionnel, mais il a été lui-même dépassé et transfiguré par son invraisemblable longévité, l'alambic des âges. Au moment de *Francisca*, il plonge déjà, sans le savoir, dans les abysses du temps, en devient le scaphandrier. Autour de lui, tous ses proches meurent, tandis qu'en lui les strates de temps s'accumulent et s'intervertissent. Il renonce à clouer la charogne et devient un immense auteur spirite. Non qu'il se serait mis à croire à l'âme (qui « est un vice », selon l'une des plus fameuses répliques de *Francisca*), mais parce qu'il a compris que nous sommes les uns pour

les autres des fantômes : des apparitions, des images, des icônes, porteuses d'un passé qu'elles ignorent elles-mêmes.

Cela est en train de germer dans *Francisca*. Alors qu'elle agonise, la jeune femme souffle : « J'ai mal commencé, mais ça ne fait rien. Je reviendrai. » C'est alors une blague sinistre, à laquelle Oliveira ne croit pas, mais qui se réalisera pourtant. L'interprète de Francisca, Teresa Menezes, ne jouera ensuite que dans *Non, ou la Vaine Gloire de commander* (1990), puis disparaîtra des écrans. Elle ressemble toutefois à Leonor Silveira, qui s'affirmera douze ans plus tard comme l'actrice fétiche d'Oliveira dans *Vál Abraham* (1993), d'après l'écrivaine Agustina Bessa-Luís, dont *Francisca* marquait la première collaboration avec le cinéaste. Librement inspiré de *Madame Bovary*, c'est le nouveau récit d'un chemin de croix féminin, même s'il inverse le schéma du film de 1981 : Emma meurt non de s'être soumise au désir absurde d'un homme dominateur, mais d'avoir voulu s'émanciper. « Je reviendrai. » Francisca a tenu parole, devant Oliveira stupéfait.

Hervé Aubron

CAHIERS DU CINEMA

LE CONSEIL DES DIX

cotations: ● inutile de se déranger ★ à voir à la rigueur ★★ à voir ★★★ à voir absolument ★★★★★ chef-d'œuvre

	Jacques Mandelbaum	Jean-Marc Lalanne	Jacques Morice	Michel Ciment	Sandra Onana	Olivia Cooper-Hadjian	Fernando Ganzo	Charlotte Garson	Élisabeth Lequeret	Marcos Uzal
Anatomie d'une chute (Justine Triet)	★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★	★★★	★★★★
Fermer les yeux (Victor Erice)	★★★		★★★	★★★★	★★	★★★★	★★★★	★★		★★★★
De nos jours... (Hong Sang-soo)				★★★		★★★★	★★★	★★		★★★
Vers un avenir radieux (Henri Marelli)	★★	★★★	★★	★★	*	★★	★★★	★★★	★★★	★★★
Master Gardener (Paul Schrader)	★★		★★	★★★	●	★★★	★★★	★★		★★★
Marinaleda (Louis Séguin)		★★★				★★★	★★★			★★
Mission Impossible: Dead Reckoning (Christopher McQuarrie)	★★★		*				★★★			
Strange Way of Life (Pedro Almodóvar)	●	★★		★★			★★★	★★		★★
Les Herbes sèches (Nuri Bilge Ceylan)	*	●	★★★	★★★★		*	★★	★★	★★	★★
Assaut (Adilghan Yerzhanov)	★★						★★			★★
Une nuit (Alex Lutz)				★★			★★			
Les Filles d'Otta (Kaouther Ben Hania)	★★★	★★		★★★		*	*	★★	★★★	*
La Bête dans la jungle (Patric Chiha)		★★★	★★		★★	*			★★★	*
Paula (Angela Otlobah)			★★			★★				
Le Retour (Catherine Corsini)	*	★★	*	*	*	★★★	*	*		*
Les Meutes (Kamal Lazraq)	★★★			★★		*	*	●		
Francisca (Manoel de Oliveira)	★★★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★
Le Dieu noir et le Diable blond (Glauber Rocha)	★★★★	★★	★★★	★★★		★★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★
Welfare (Fredrick Wiseman)	★★★	★★★	★★★	★★★	★★★	★★★★		★★★★	★★★★	★★★

Jacques Mandelbaum (*Le Monde*), Jean-Marc Lalanne (*Les inrockuptibles*), Jacques Morice (*Télérama*), Michel Ciment (*Positif*), Sandra Onana (*Libération*), Olivia Cooper-Hadjian, Fernando Ganzo, Charlotte Garson, Élisabeth Lequeret, Marcos Uzal (*Cahiers du cinéma*).

FRANCISCA

Manoel de Oliveira

Portugal / 1981 / 166 min

D'après le roman *Fanny Owen* d'Agustina Bessa-Luís.

Avec Teresa Meneses, Diogo Dória, Mário Barroso.

Dans les années 1850, au Portugal, l'écrivain Camilo Castelo Branco et son ami José Augusto tombent amoureux des deux sœurs Owen. José Augusto est épris de Marie, mais c'est Fanny qu'il enlève une nuit.

Restauration 4K par la Cinémathèque portugaise à partir du négatif caméra original 35 mm.

« Créer un ange dans la plénitude du martyr » : projet délirant que nourrit, dans le Portugal déclinant des années 1850, le gentilhomme José Augusto Pinto de Magalhães (Diogo Dória) pour la belle Fanny « Francisca » Owen (Teresa Menezes), fille lettrée d'un officier anglais, également convoitée par son ami l'écrivain Camilo Castelo Branco (Mário Barroso). Adapté du roman *Fanny Owen* (1979) d'Agustina Bessa-Luís, le sixième long métrage de Manoel de Oliveira clôt superbement sa tétralogie dite « des amours frustrées » avec cette histoire d'une passion continuellement ajournée par ses zones d'ombres et autres détours secrets. Le cinéaste cerne l'état d'esprit d'une époque, cette queue de comète du romantisme où les passions s'exténuent avant d'être simplement vécues, à force d'être examinées à la loupe et décortiquées de l'intérieur. Fanny et ses prétendants se prennent au piège des images littéraires (Lord Byron) qu'ils projettent les uns sur les autres. Jusqu'au bout, le cœur de l'aimée demeurera impénétrable à José Augusto, son terrible inquisiteur, y compris quand il en tiendra la relique au creux de la main : au fond de l'être, les organes ne comportent rien des sentiments qui les ont traversés. Oliveira ressaisit cette illusion dévorante dans une mise en scène de studio fondée sur l'artifice et le hiératisme des comédiens, dont les regards ne se croisent jamais, mais plongent parfois directement dans l'axe de la caméra, prenant à témoin l'acte même de la représentation.

Mathieu Macheret



Cinéma portugais | Drame | **Cinéma** | En salle | Historique

Le 12.07. Francisca de Manoel de Oliveira

Le chef d'œuvre du maestro du cinéma portugais

30/09/2023

Voici l'occasion de voir pour la première fois en France en version restaurée **Francisca**, un film emblématique de **Manoel de Oliveira** sorti en 1981. Inspiré de **Fanny Owen**, roman d'**Agustina Bessa-Luís** lui-même inspiré d'une histoire authentique datant du XIX^{ème} siècle, **Francisca** relate les amours sulfureux de **José Augusto** et **Fanny**, deux jeunes issus de la haute société portugaise.

Le hasard fait bien les choses

Comme bien souvent dans la vie, les choses se produisent fortuitement, par d'authentiques concours de circonstances. À l'origine, le grand cinéaste portugais n'avait pas en tête l'idée de réaliser un film historico-romantique, mais plutôt une comédie, ce qui n'a finalement pas abouti. Comme il le raconte lui-même dans ses notes, « **L'opportunité de faire Francisca s'est présentée de manière inattendue. J'avais préparé (et j'étais sur le point de commencer) un autre film – une comédie – quand un désaccord de dernière minute avec l'auteur du scénario m'a fait renoncer.** »

En réalité, faire ce film était juste une question de temps. En effet, **Manoel de Oliveira** connaissait parfaitement le récit de ces deux amants au destin tragique car cette histoire était liée à la famille de son épouse. Il avait même eu l'occasion de lire les lettres de Fanny par le passé : « **Je connaissais cette histoire depuis longtemps puisqu'on en avait beaucoup parlé et parce que j'avais lu des lettres de Fanny que mon beau-frère Abel possède toujours.** »



QUE TAL PARIS ?

LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Du théâtre dans le cinéma

Dans *Francisca*, on retrouve plusieurs éléments récurrents du cinéma de **Manoel de Oliveira**, comme la culture romantique ou son goût prononcé pour le mélodrame. Le jeune couple formé par **Fanny** et **José Augusto** se laisse emporter par une passion dévorante, lui comme une sorte de **Lord Byron**, elle telle une héroïne blessée sortie d'un opéra de **Wagner**. Mais juste à côté du drame, comme un clin d'œil complice au spectateur, le sarcasme et l'ironie s'invitent aussi dans le récit.

Filmé comme une pièce de théâtre, la caméra bougeant à peine et les séquences s'enchaînant comme les actes d'une pièce classique, *Francisca* clôt une tétralogie consacrée « **aux amours contrariés** » entamée dès 1971 avec *O Passado e o Presente*. C'est du reste à partir de cette année-là que le cinéaste portugais commence à cumuler éloges et récompenses pour son œuvre considérée comme l'une des plus représentatives du cinéma contemporain.

Francisca - Manoel de Oliveira - critique

[Accueil](#) > [Cinéma](#) > [Critiques et fiches films](#) > [Ciné-Club](#)
> Francisca - Manoel de Oliveira - critique

Le 27 juin 2023

Grandeur et décadence de la noblesse portugaise, par Manoel de Oliveira. Un film évoquant une peinture qui prendrait vie, à la fois étrange et hypnotique.

Résumé : Dans les années 1850, au Portugal, l'écrivain Camilo Castelo Branco et son ami José Augusto tombent amoureux des deux sœurs Owen. José Augusto est épris de Marie, mais c'est Fanny qu'il enlève une nuit.

Critique : Héros de ce film de Manoel de Oliveira, le Portugais Camilo Castelo Branco est l'équivalent en son pays d'un Balzac ou d'un Proust. Si son œuvre n'a presque jamais été traduite chez nous, on a pu l'entrapercevoir dans *Mystères de Lisbonne*, magnifique adaptation par Raoul Ruiz d'un roman fleuve de Castelo Branco.



© Epicentre Films

Nous sommes dans les années 1850. La noblesse ne le sait pas encore mais elle vit alors son crépuscule. En plein milieu des bouleversements sociétaux, Camilo Castelo Branco et son ami José Augusto Pinto de Magalhães se disputeront les faveurs de la belle Fanny Owen, dite Francisca. Empreints d'un romantisme (Lord Byron en tête) qui a déjà fait long feu, les deux hommes n'anticiperont pas l'engloutissement du vieux monde qui emportera tout sur son passage, eux y compris. En comparaison, comme les sentiments de ce petit monde en vase clos paraîtront vains..



© Epicentre Films

À l'instar d'un Peter Greenaway, Manoel de Oliveira est de ces cinéastes dont les influences sont à chercher davantage du côté de la peinture que du cinéma lui-même. La mise en scène de *Francisca* est à cette image : dans de somptueux décors fixes interagissent des personnages statiques qui s'expriment volontiers par apophtegmes. Cela crée une étrange distance, nébuleuse, qui accentue étrangement le côté compassé du récit – et de cette belle œuvre sur la grandeur et décadence de la haute société, à ranger entre [Le guépard](#) et [Le salon de musique](#).



Robin Berthelot



Francisca

UN FILM DE
Manoel de Oliveira

AVEC
Teresa Menezes, Diogo
Dória, Mário Barroso...

EN SALLES
le 12 juillet

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 1979, *Francisca* compte parmi les œuvres majeures de la filmographie vertigineuse de Manoel de Oliveira. Le cinéaste s'y attaque à l'histoire vraie des amours tragiques d'un gandin fin de race et d'une petite bourgeoise « qui fait des vers » telle que racontée par l'écrivaine portugaise Agustina Bessa-Luis dans son roman *Fanny Owen*. Une satire où le burlesque surgit dans les entrelacs d'un académisme morbide.

« Qu'est-ce que l'âme ? » La question taraude Fanny Owen, petite bourgeoise *british* éprise de poésie byronienne. « *Un vice* », hoquette-t-elle le regard égaré hors champ. Où donc s'arrime son regard vitreux ? Manoel de Oliveira ne nous donnera jamais la réponse tout au long des quelque 150 minutes à suivre. Épilogue de sa tétralogie dite « des amours contrariées », *Francisca* ressurgit à la mémoire du cinéaste par un singulier hasard – d'aucuns crieront au miracle providentiel – à la fin des années 70. Plus qu'un surgissement, une résurrection. Oliveira travaille ici l'intime, fouille le terreau familial de sa femme étroitement liée à l'histoire vraie que chroniqua le célèbre romancier Camilo Castelo Branco, alias le « Balzac portugais », au mitan du XIX^e siècle. Une histoire tragique d'amour, de mort et de camaraderie masculine dont Agustina Bessa-Luis fit plus tard le canevas de *Fanny Owen*, son grand œuvre stendhalien qu'adapte ici son contemporain Oliveira.

BOVARY D'OPÉRETTE

L'argument, donc : Camilo et son ami José Augusto, dandy fin de race avant l'heure, s'éprennent des filles du colonel Owen. L'un convoite Marie, l'autre Fanny. Mais la préférence de Fanny va à José Augusto, au grand dam de Don Camilo (ne pas confondre avec Fernandé). José Augusto enlève alors Fanny, lui arrache un mariage sans jamais le consommer et la livre à son destin tragique de Bovary d'opérette. Tout ça sent d'emblée la naphthaline, le cul de basse fosse putride ou le feuilleton de canard à sensation. Oui, *Francisca* fleure la chair nécrosée. Non, le film ne se complait pas dans son académisme frigide. Ce serait mal connaître Manoel de Oliveira et son indéfectible scepticisme.

L'oreille collée à leur âme, Camilo et José Luis glosent jusqu'à plus soif sur la vie, l'amour et le désir dans des intérieurs rococo à filer la migraine. Un verbiage assommant qu'ils débitent d'une voix monocorde à coups d'aphorismes éventés. La superficialité des dialogues, certes finement ciselés, se conjugue à l'artificialité de la mise en scène que trahissent toiles peintes en arrière-plan et nuits américaines. Oliveira filme moins qu'il ne portraiture ses personnages, silhouettes hiératiques condamnées à prendre la pose devant sa toile. Las, ces pantins désincarnés brisent le quatrième mur, promesse d'un ailleurs qui toujours leur échappe. Le regard impavide prend dès lors le spectateur à témoin de cette grande illusion bâtie à cheval entre l'écrit et le cinéma. Les intertitres qui ponctuent chaque séquence reprennent ainsi à la lettre le texte original de Bessa-Luis et raccordent le film par un effet de collage quasi poétique à un régime d'images hérité du cinéma muet (cadres frontaux, plans fixes) et ses pitreries burlesques (on pense à l'irruption de José Luis sur un canasson dans l'appartement de Camilo). Oliveira convoque ces fantômes du passé pour mieux les disséquer, jusqu'à une autopsie finale à la lisière du grand-guignol. « *Qu'est-ce qui fait que nous aimons quelqu'un ? Nous vivons en morceaux à la recherche de nos corps dispersés. Le ventre hurle, le foie gémit et le cœur erre dans les ruelles misérables en quête du sang qui le formera* », lance José Luis, le cœur de sa belle en main, à une camériste terrifiée. Vision sublime d'un amour organique sur lequel l'intellect n'a plus aucune prise. *Francisca* épuise jusqu'à l'obsession. C'est peut-être là son plus beau tour de force. **BORIS SZAMES**

***Francisca* Review: Manoel de Oliveira's Epic is an Achievement in Nearly Every Frame**

Glenn Heath Jr. • November 14, 2020

Cinematic representations of passion usually involve hot color schemes, sweaty images and fiery emotions, symbols of riveting and uncontrollable desire. In his 1981 masterpiece *Francisca*, a sprawling adaptation of Agustina Bessa-Luís's novel *Fanny Owen*—itself based on true events—master filmmaker Manoel de Oliveira devilishly internalizes these melodramatic tropes, draping them in the opulent textures, swirling mustaches, and snooty stubbornness of 1850s high-society Portugal. Its key characters speak of love and lust, but each remains more beholden to the rigorous expectations of social protocols than anything else.

Their repressed emotions are left to stagnate as time passes. Free-spiritedness cannot exist in such a suspended state of ornate equilibrium, and so life becomes nothing more than mechanized routine. Like many of his generation, twenty-something José Augusto (Diogo Dória) has grown up in a state of national volatility, as Portugal transitions from the reign of Dom João VI to a society split between “liberalism and absolutism,” as described in the film's opening title card.

Politics and philosophy come up more than once in languid conversations between the perpetually pouty José Augusto and his best frenemy, writer Camilo Castelo Branco (Mário Barroso). Yet the pair mostly verbally spar over their shared romantic interest in Fanny Owen (Teresa Menezes), the youngest daughter of a respected well-to-do family who remains almost entirely off-screen until midway through the film.

Of the eponymous beauty José Augusto says, “Her face seems from another time and place.” The same could be said of Oliveira's ravishing epic of entombed candlelit interiors, deep-focus confetti-covered galas, and pristine walls of glass and mirror that reflect a growing sense of decay. As the central love triangle contorts into a bristling circular cycle of indecision, resentment, guilt, and betrayal, *Francisca* demands much from the viewer, asking us to sit silently and watch as these living corpses reach the only inevitable conclusion. Characters often turn and finish their monologues addressing the camera. They are performing for an audience of more than one.

But calling Oliveira's approach theatrical would greatly diminish the level of cinematic achievement on display in nearly every one of *Francisca's* luminous frames. It surveys a myriad of human moods inside cafés and bedrooms in much the same way John Ford's *The Searchers* does with cabins and outposts, pinning characters in doorways, windowsills, against pillars and mirrors, giving them time to pose and posture before sulking away in a rage. José Augusto even rides his horse inside to pester Camilo, a classical Hollywood gag if there ever was one.

Though the film is named after her, Fanny never retains control of her own destiny. After eloping with José Augusto against the wishes of Camilo, she becomes mired in a downward spiral where distinguishing between mental and physical anguish becomes impossible. While Fanny's affection for both men seems to oscillate depending on the scene, the one consistency in her life is boredom. "Yawning has become my most authentic emotion," she tells the increasingly perturbed José Augusto.

Francisca, which was gloriously restored by Cinemateca Portuguesa in 2019, positions her suspended tumult within the context of a classic period melodrama, but Oliveira imbues each sequence with a sense of stylistic confrontation. The way his camera crawls one moment and zooms the next. The way his mise-en-scène portrays pockets of blue light trespassing on yellow haloed ground. The way his characters look longingly into negative space before turning their gaze to ours.

By the time Oliveira fully embodies that sense of nefarious, brutal egotism with a heart not broken but literally bottled and decaying, it's become clear that *Francisca* is one of the greatest films about wasted time, even as it wastes not a single second of ours.

« (...) Du cinéma, rien ne m'a importé que les plans. Le reste, qui existe, existait sans moi et moi sans lui. Le plan, contrairement à l'image, mais comme la musique, ne se reproduit pas, ne se cite pas : sa durée fait partie de lui. Court, c'est encore un plan à condition qu'il puisse venir avant ou après un long. Seul compte l'enchaînement. » – Serge Daney

Francisca, du portugais Manoel de Oliveira, est l'un de ses meilleurs films des vingt dernières années. Avec peut-être aussi, *Non ou la vaine gloire de commander*, *Val Abraham* ou *Voyage au début du monde*, sorti l'année dernière et qui a pour interprète principal feu Marcello Mastroianni. **Francisca** est un film d'art ; il ne faut pas pour autant avoir peur d'aller à sa rencontre, et une phrase pareille ne devrait pas même être écrite : dans un monde sensé, sur la seule publicité de « film d'art », il serait plus naturel de se ruer pour le voir.

Mais que signifie une telle pseudo-définition, « film d'art » comme on dirait « film pour salle art et essai », ou « film n'escomptant qu'un petit millier de spectateurs », ou « film de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet » ?

J'adhère volontiers à ce qu'écrit plus haut Serge Daney, et ces phrases sont une clé possible pour qui se pose ces questions, et un film d'art peut être difficile, long, voir hermétique (en fait rarement aussi hermétique que les instances médiatiques ne le font croire) : il est avant tout le fruit d'un travail sérieux -et d'ailleurs, lequel d'entre nous cinéaste ou critique, PDG de Microsoft ou simple internaute, se croit délivré de tout travail sérieux ? Le peu d'attention ou d'intelligence prêtée se retournera nécessairement contre l'indifférent.

Alors me demandera-t-on, Wong Kar Wai, André Téchiné, Emir Kusturica ne travaillent donc pas ? Question que j'ai le plaisir de me poser à moi-même pour avoir l'insigne plaisir d'y répondre non -et d'ailleurs j'y reviendrai dès le mois prochain-, car tout de même, on parle ici du film de Manoel de Oliveira, **Francisca**, sorti en 1981, dont je n'ai pas dit tout le bien que j'en pensais et que j'aimerais vous voir penser.

CHRONIC'ART

Pendant que la salle de projection allait s'obscurcissant, juste avant que le film ne débute, je posai cartes sur table, a priori et appréhensions -et c'est ainsi qu'on découvre ce qu'est un film d'art. On fait la somme de ce qu'on a entendu formuler, ajouté à nos habitudes (visions de films « speedés » et non-construits, à l'influence principalement télévisuelle, ou films construits mais on ne sait pas trop pour quelles raisons, ceux de Téchiné, Kusturica ou les frères Coen) : à cette somme on ajoute encore l'effort que l'on pensait devoir fournir pour tenir trois heures dans une salle à écouter et regarder un film portugais figé et lent, bavard et artificiel, le résultat nous renseigne sur notre condition d'endormi intellectuel.

Pour ma part, je suis prêt à fournir cent fois l'effort d'attention d'un fan de Luc Besson devant un Jean-Luc Godard si l'on me promet un autre *Francisca*, parce que ce film est une expérience fabuleuse pour qui sait avoir l'intelligence de foncer voir ce chef-d'œuvre absolu.

Francisca, croit-on au début, commence mal. Croit-on, car si la vie nous a appris quelque chose, c'est de ne pas trop se faire confiance : vous détestiez Flaubert lorsqu'on vous obligeait à le lire et que vous n'aviez pas quinze ans ? Quoi de plus normal ? Et longtemps vous avez cru que *Madame Bovary* et *l'Education sentimentale* étaient aussi ennuyeux qu'un dimanche après-midi, quoi de plus sain ? Mais aujourd'hui, comment jugez-vous votre croyance d'alors ?

Et à vingt et quelques années, on est capable, quand même, de douter de son propre jugement !... J'ai donc pensé sans trop y croire que *Francisca* commençait mal (et d'ailleurs Emmanuel Sichertman, futur critique de jazz, me fit un jour remarquer qu'après ceux d'Eric Dolphy, en général les solos de John Coltrane commençaient mal), et cependant la suite fut de l'ordre de... je ne sais comment dire, de la révélation ? de l'évidence ? de l'hypnose ?

Tout cela, et un peu plus encore. Oliveira est un des rares à avoir saisi et mis en pratique, ainsi que l'explique Daney en en-tête de cet article, l'importance qu'il y a à penser le Temps comme la donnée essentielle de la création cinématographique (et c'est ce qui me fait de plus en plus douter de la qualité des films trop rapides : dernièrement *Boogie night*, *Happy together*, *U-turn* entre autres).

CHRONIC'ART

Le Temps imprime le plan dans la mémoire du spectateur plus sûrement que l'image d'une dague dans un estomac ou du vagin de Sharone Stone ; et je ne connais pas d'autre définition de l'Art que celle-ci : ce qui imprime en nous une sensation (d'où ma préférence pour l'enregistrement) accompagnée de l'idée du Beau. Et comme je n'oublierai jamais les chevaux de Delacroix ni le Commandeur de *Don Giovanni* de Mozart, jamais la scène de la fuite nocturne des deux amants dans la forêt, quelque part au milieu de *Francisca*, ne sortira de ma mémoire.

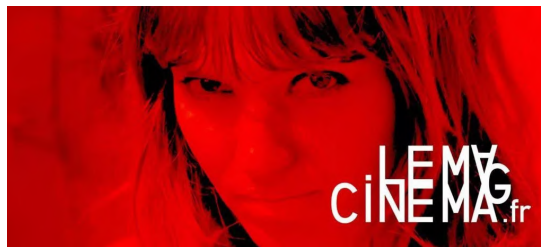
CINÉMA

Manoel de Oliveira**Francisca**

● Sorti en 1981, ce long-métrage a été restauré à l'occasion de son 40^e anniversaire et est de nouveau à l'affiche. Adapté du roman Fanny Owen, d'Agustina Bessa-Luís (1979), Francisca, histoire d'un amour impossible, évoque la bourgeoisie portugaise du XIX^e siècle, la place qu'y occupent les femmes et les futiles ambitions financières des hommes.

Le cinéaste Manoel de Oliveira capte les tourments d'une époque à travers des personnages complexes. Tandis que les regards face caméra interpellent le spectateur et l'obligent à prendre parti, des intertitres font avancer l'action. La mise en scène bouscule, certes, mais astreint à percevoir les méandres de cette société patriarcale dévorante des années 1850. ■ **Y.J.**

Actuellement en salle.



Francisca de Manoel de Oliveira – Décadence et essai cinématographique

PAR FRÉDÉRIC ROUGEOT LE 6 JUILLET, 2023

L'amour tragique de deux hommes pour une femme dans le Portugal aristocratique du milieu du siècle dernier. Dans les années 1850, au Portugal, l'écrivain Camilo Castelo Branco et

son ami José Augusto tombent amoureux des deux sœurs Owen. José

Augusto est épris de Marie, mais c'est Fanny qu'il enlève une nuit...

Troisième pièce d'une tétralogie de l'amour frustré comprenant « le Passe et le Présent » (1972), « Benilde ou la Vierge mere » (1975) et « Amour de perdition » (1978), ce drame révéla le cinéaste portugais au public français.

De la très riche œuvre du maître portugais, **Manoel de Oliveira**, dont on a longtemps pensé qu'il était indestructible tant il résistait à l'épreuve du temps et continuait, passés les 90 ans, d'explorer, d'interroger par son cinéma intemporel et hors convention, à l'instar d'un **Bergman** qui sur le tard continua de proposer des œuvres particulièrement fortes, il nous est donné de découvrir un film, qui, lorsqu'il fut présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 1981, interrogea les critiques sur ce qui leur était donné au juste à voir.

Manoel de Oliveira s'intéresse en effet, pour ce qui était son sixième film, à une histoire, à une forme littéraire, et à une forme cinématographique, chacune singulière à sa façon. L'histoire, dont il s'agit, celle de Francisca, se prêtait particulièrement bien à une adaptation cinématographique, à plus d'un titre. Premièrement, **Manoel de Oliveira** en avait eu vent au delà même de tout écrit, au sein de sa belle famille qui relayait, avec un certain détail, en héritage familial, le triste sort qui fut réservée à la véritable Francisca, dans les années 1850. Triste sort, qui nourrit également la littérature de l'un des deux protagonistes principaux, victime collatéral tout autant que bourreau, qui devint célèbre peu de temps après la mort, et le mystère qui l'entourait, de Francisca, en la personne de *Camilo Castelo Branco*. **Manoel de Oliveira** ne s'y trompe pas, il complète sa connaissance du sujet, des lectures de l'œuvre de ce dernier, mais aussi du livre d'Agustina Bessa Luis consacrée à Fanny Owen (Francisca en portugais), et relève les attraits de ce récit, dense, mystérieux, témoignage d'une époque et d'une façon de pensée jusqu'au-boutiste, ambivalente, mêlant sacrifice, perversion, austérité, sacralisant les passions, leurs ardeurs, le désir, tout en proscrivant leurs manifestations, dans une logique de pensée qui magnifie le mot au détriment des actes et des instincts. Ce récit glace, dérange, déroge, mais aussi, quoi qu'il ne s'inscrive nullement dans une asperité religieuse, pourrait être, et **Oliveira** décide d'en effleurer la possibilité dans un savant dosage entre candeur et subtilité, le portrait d'une Sainte, d'une martyre, victime d'une pensée, d'un courant de pensée, d'une époque particulière marquée par la décadence. Oliveira trouve donc un sujet qui permet d'embrasser une ambition narrative double, celle qui permet de marier – puisqu'il s'agit également de mariage – la petite et la grande histoire, de toucher, à travers un portrait personnel et intime à un horizon universel, à une part d'obscur qui se cache en tout homme.

La littérature s'invite alors en repères, en ligne directrice. **Oliveira** les emprunte en grande partie, et le défi est de taille, aux œuvres de *Camilo Castelo Branco*, que l'on pourrait situer quelque part entre Sade, Proust, Chateaubriant, Laclou, Cervantes, et Byron, dont il est d'ailleurs grandement question. La pensée, fine, articulée, complexe, participe à des raisonnements théoriques appuyés sur les affres de la passion, le désir, l'impossibilité du bonheur conjugal, mais la nécessité vitale de la passion, fut-elle destructrice, pour des âmes imprégnées par le romantisme, ou le post-romantisme. Elle donne lieu également à des sarcasmes, des maximes, de nombreux traits d'esprits, façades que Fanny décele chez ses deux courtisans, à qui elle donne le change, là aussi, avec beaucoup d'esprit, d'aplomb, et surtout d'acuité. Ses propres pensées contrastent et saisissent par leur rapport au réel, qui semble avoir quitté ses prétendants, aveuglés par leurs dévorantes passions, le jeu dangereux auquel il s'adonne, et leurs contradictions. Les amours seront bancales, les hauts succèdent au bas, les passions aux doutes et jalousie, elles seront surtout non consommées. De ce jeu de séduction vertigineux, ne naît réellement que la frustration qui envahit peu à peu chacun des protagonistes et l'enferme dans une inéluctable souffrance, dans un rapport amour-haine dévorant, dévastateur.

Aussi, la forme cinématographique se doit de rendre grâce à ses mots, à ses Lettres. **Oliveira** ouvre et clôt *Francesca*, par des lectures à voix hautes d'échanges épistolaires. Il rend ici grâce, tout en donnant la première note, qu'il ne cessera de poursuivre. Aussi, le défi qui se présente à lui dans son développement impose d'instaurer un rapport entre la mise en scène, les images et les mots qui mettent exclusivement en lumière ces derniers. Il s'agit d'offrir un écrin qui permette au spectateur de peu à peu se laisser envoûter par la poésie, de saisir la complexité de la pensée, ses méandres, ses zones d'ombres comme sa puissance. De se laisser émouvoir aussi, non par les larmes, mais par le seul pouvoir des mots. Si le thème de la décadence, les costumes d'époque, la scène de bal, peuvent laisser à croire que le classicisme à la Visconti serait la forme appropriée et retenue, il ne s'agit là que d'un faux-semblant. Aussi, **Oliveira** expérimente une mise en scène radicale, particulièrement épurée, et n'hésite pas à proposer des plans saisissants, où le mouvement ne trouve que peu de places, où tout semble figé, en miroir du drame passionnel qui se joue, en miroir de la froideur des esprits emprisonnés dans leurs errements. Les images semblent pensées le plus souvent pour servir le texte, le mettre au centre, mais parfois se font révélatrices d'un hors champs jusqu'ici tenu à l'écart (certains ont utilisé l'expression de parole visuelle pour évoquer cette façon de faire particulière à Oliveira). Découvrir *Francisca* demande, du fait de son texte élaboré et de son rigorisme formel, une concentration importante, et le spectateur qui s'y sera risqué en sera doublement récompensé. Primo, bercé par la mélancolie ambiante, il se pourrait qu'il se laisse envoûter sans crier gare. Deuxio, la seconde partie du film réserve, sur le plan formel, des expérimentations très surprenantes, que ce soit au niveau de la musique (qui s'invite en contre-ton très étonnant, puisqu'elle accompagnerait bien plus volontiers des thrillers polanskiens ou des films de genre), mais aussi des angles de caméra, qui là aussi, convoquent un style particulièrement antagoniste de tout ce que le film aura jusqu'ici proposé.

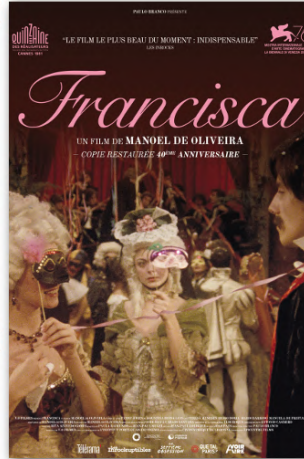
Découvrir l'œuvre de **Manoel de Oliveira** à travers *Francisca* présente assurément le risque de s'en détourner ou de passer à côté de son génie (nous ne pouvons que vous enjoindre à commencer, par exemple, par *La Lettre*), par son côté peu accessible, mais redécouvrir son cinéma ou l'approfondir nous semble a contrario une opportunité à saisir, à l'occasion de cette restauration initiée par la cinémathèque portugaise quarante ans après la naissance du film.

FRANCISCA

- ▶ Date de sortie : 12/07/2023
- ▶ Titre original : Francisca
- ▶ Durée du film : 2 h 47
- ▶ Réalisateur : Manoel de Oliveira
- ▶ Scénariste : Manoel de Oliveira d'après l'œuvre de Agustina Bessa-Luis
- ▶ Interprètes : Teresa Menezes, Diogo Doria, Mario Barroso, Manuela de Freitas, Cecilia Guimaraes, Paulo Rocha, Adélaïde Joao, Gloria De Matos

LA CRITIQUE

Francisca est une œuvre majeure de la filmographie de Manoel de Oliveira qui ressort en salle dans une très belle version restaurée.



Le scénario de Manoel de Oliveira s'appuie sur une véritable histoire qui s'est déroulée aux environs de 1850 au Portugal. Il vient compléter la tétralogie du réalisateur sur les amours impossibles et se focalise sur un jeune homme qui va s'éprendre d'une jeune fille qui va partir avec lui contre l'avis de sa famille.

Le récit se base sur le livre d'Agustina Bessa-Luis qui utilise beaucoup de lettres et de livres écrits par les protagonistes de l'époque, dont l'écrivain Camilo Castelo Branco qui a lui-même été un membre ayant pris part à cet événement à l'époque.

Le film de Manoel de Oliveira est filmé d'une manière extrêmement théâtrale. Il empreinte aussi beaucoup au cinéma muet en utilisant des intertitres pour expliquer les différents éléments et mettre en situation les scènes à venir. Il utilise aussi un certain nombre de code de ce type de réalisation, ce qui renforce l'impression de se retrouver devant une mise en scène atypique dont la particularité pourrait ne pas convaincre forcément tous les spectateurs actuels.

Un très beau travail a été fait sur les décors et les costumes. On a vraiment l'impression de se retrouver plongé dans cette époque et de découvrir des successions de tableaux permettant de raconter l'histoire de cet amour compliqué entre deux individus se retrouvant vite confrontés à la réalité.

Diogo Doria est très bon jeune homme fougueux tombant amoureux. Teresa Menezes l'est tout autant en jeune fille qui devient de l'élue de son cœur. Mario Barroso est formidable en écrivain ne voyant pas forcément cette histoire d'amour d'un bel œil.

Les situations sont parfois étranges, ce que renforce la direction d'acteurs. En effet, ceux-ci regardent souvent la caméra au lieu de se parler directement. De plus, le champ et le contrechamp sont intelligemment utilisés, tout comme le hors champ apportant parfois plus de dynamisme à une situation figée.

Francisca est un bon film qui est particulier au niveau de sa narration de sa proposition cinématographique. Quarante-deux années après sa sortie, celui-ci peut être découvert dans de très bonnes conditions pour des cinéphiles s'intéressant à des œuvres marquantes du cinéma.

Tourmenté et particulier.

LA FRESQUE HISTORIQUE "FRANCISCA" DU RÉALISATEUR PORTUGAIS MANOEL DE OLIVEIRA RESSORT EN SALLES LE 12 JUILLET

© 11 JUILLET 2023 À 11H35

CONSTRUIT COMME UNE TRAGÉDIE, 'FRANCISCA' NOUS CONTE LE DESTIN DE CAMILO CASTELO BRANCO ET DE SON AMI JOSÉ AUGUSTO, ET DE L'AMOUR QU'ILS PORTENT TOUS DEUX À LA JEUNE FRANCISCA. AUSSI PRÉCIS DANS LA CRITIQUE ET SANS CONCESSION QUE PEUT L'ÊTRE UN FILM DE LUIS BUÑUEL, LE FILM DE MANOEL DE OLIVEIRA MÉRITAIT CETTE REPRISE, ALORS QUE NOS VISIONS ÉTRIFIÉES ET MANQUANT D'AMPLEUR SE COMPLAINENT TROP SOUVENT DANS LA PROJECTION D'ŒUVRES MINEURES !

'FRANCISCA', C'EST D'ABORD LE PORTRAIT D'UN PAYS ET D'UNE CULTURE QUI SEMBLANT S'ENDORMIR, OÙ SE PROFILE UNE HISTOIRE DRAMATIQUE AUX ENJEUX FINALEMENT TROUBLES, MAIS C'EST SURTOUT UNE ŒUVRE PRESQUE INTEMPORELLE, À DÉCOUVRIR ABSOLUMENT.

Contemplatif et mettant l'accent avec une nonchalance extrême, de celle qu'affectionnait cette bourgeoisie empruntée et improductive, Manoel de Oliveira dresse un portrait cruel et clinique d'une époque passée ; un portrait non idéalisé de personnalités, qui s'opposent, se déchirent, n'ont trop souvent d'estime que pour elles seules.

Alors que le Brésil a revendiqué son indépendance vers 1822, le Portugal s'enfonce dans une période où la bourgeoisie repasse au premier plan, offrant l'image d'un pays qui s'endort, ce que souligne le réalisateur dans ses plans quasiment léthargiques. Mais par un miracle d'équilibre Manoel de Oliveira parvient à ne pas perdre son spectateur, faisant du film - et malgré sa lenteur et sa propension à alourdir les scènes, comme avec ces tableaux présentés par ces encarts aux lettres rouges ou noires, rappel sans doute du cinéma d'avant, et qui parsèment le film - un monument du cinéma, dans cette description d'un Portugal qui s'éteint, comme figé dans le temps.

Fresque d'une jolie longueur (un peut trop sans doute), ce film où brille la musique inspirante de João Paes, est comme une relique des temps passés, un film en costumes à l'histoire sombre ; un drame certes, une épopée humaine et sentimentale également.

Cette tragédie est l'œuvre du cinéaste Manoel de Oliveira qui brille au panthéon des réalisateurs comme celui ayant tourné à l'âge le plus avancé, il avait de fait 104 ans pour son dernier film *Gebo et l'Ombre*, sorti en 2012 !



Saluons cette initiative de ressortir en salles et dans une copie restaurée à l'occasion de son quarantième anniversaire, cette œuvre à découvrir, curieusement éclipsée au profit d'œuvres anglo-saxonnes - on pense à Kubrick notamment - aux sujets et traitements similaires.

Synopsis : *Dans les années 1850, au Portugal, l'écrivain Camilo Castelo Branco et son ami José Augusto tombent amoureux des deux sœurs Owen. José Augusto est épris de Marie, mais c'est Fanny qu'il enlève une nuit...*

Note de la production : Francisca est inspiré du livre d'Agustina Bessa Luis « Fanny Owen », lui-même inspiré d'une histoire vraie ayant eu lieu au 19ème siècle. Il relate les questionnements de ses deux protagonistes, José Augusto et Camilo Castelo-Branco, sur la vie, les femmes, l'amour, le destin, l'infortune. Alors que leur dialogue évolue tout au long du film, les personnages sont pris au piège de la vie, victimes de leurs propres illusions.

Sylvain Ménard, juillet 2023